

Le Petit journal. Supplément du dimanche

I . Le Petit journal. Supplément du dimanche. 1906-02-04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Le Petit Journal

Le Petit Journal

CHAQUE JOUR — 6 PAGES — 5 CENTIMES
Administration : 61, rue Lafayette

Le Supplément illustré

CHAQUE SEMAINE 5 CENTIMES

5 Centimes

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

5 Centimes

Le Petit Journal Militaire, Maritime, Colonial.... 10 cent.

Le Petit Journal agricole, 5 cent. * **LA MODE** du Petit Journal, 10 cent.

Le Petit Journal illustré de La Jeunesse.... 10 cent.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
SEINE ET SEINE-ET-OISE	2 fr.	3 fr. 50
DÉPARTEMENTS.....	2 fr.	4 fr. »
ÉTRANGER.....	2 50	5 fr. »

Les manuscrits ne sont pas rendus

Dix-septième année

DIMANCHE 4 FÉVRIER 1906

Numero 794



UN SCANDALE A CONSTANTINOPLE
Deux jeunes musulmanes s'évadent d'un harem

EXPLICATION DE NOS GRAVURES

UN SCANDALE A CONSTANTINOPE

Deux jeunes musulmanes s'évadent d'un harem

Il n'est bruit en ce moment, à Constantinople et à Péra, que de la fuite de deux jeunes musulmanes, dont le père occupe une situation très en vue.

Ce haut fonctionnaire s'appelle Noury-Bey ; il est secrétaire général du ministre des affaires étrangères. C'est un descendant d'une vieille famille française. Son père, le comte de Châteaufort, venu en Turquie comme attaché à la Compagnie des chemins de fer d'Aidin, s'acclimata si bien dans le pays qu'il se fit musulman. Le fils accentua l'évolution vers l'Islam et fit souche de bons Ottomans. Il eut quatre enfants : un garçon et trois filles, tous élevés dans la pure religion des vrais croyants. Mais la culture est restée très française. De là de fortes aspirations vers la liberté, chez ces recluses, qui avaient fini par considérer le harem comme une prison.

C'est qu'en vérité, la vie au harem, dont nos lectrices trouveront plus loin la description dans notre « Variété », est d'une morne tristesse et ne laisse à la femme musulmane aucun espoir de jours meilleurs. Aussi, deux des filles de Noury-Bey résolurent-elles de s'y arracher. L'une, l'aînée, est mariée à Tifa-Bey, secrétaire interprète du grand vizir ; l'autre est encore jeune fille. Toutes deux se sont enfuies avec la complicité d'une institutrice qui leur donnait des leçons de chant et qui les fit partir avec les passeports de ses propres filles.

Depuis quelques années, ces révoltes de jeunes filles de noble origine contre la servitude des harems se reproduisent assez fréquemment.

Naguère encore, une proche parente de Redvan-pacha, préfet de Constantinople, faisait un coup de tête pareil.

La fille d'un haut fonctionnaire de la régie est partie également et vit tranquillement à Athènes, mariée suivant son cœur.

La mère d'Izzet-pacha, ministre de Turquie à Madrid, s'enfuit avec un secrétaire de la légation de Belgique. La liste est très longue de ces évasions, qui sont un signe des temps. Les barrières du harem tombent peu à peu devant les impatiences des recluses.

Les deux filles de Noury-Bey sont parties d'abord à Belgrade. Un moment elles y ont été arrêtées, et leur père est immédiatement parti pour les reprendre. On comptait même, d'une façon certaine, qu'il les ramènerait à Stamboul, mais elles ont réussi à lui échapper et elles ont quitté Belgrade dans des circonstances tout à fait romanesques.

En effet, comme la police serbe avait fait cerner la gare pour les empêcher de partir jusqu'à l'arrivée de leur père, elles s'évadèrent en pleine nuit, avec l'aide d'un ami qui les avait connues à Constantinople. Elles traversèrent le Danube dans une barque ; une voiture mystérieuse les attendait sur l'autre rive. Elles y montèrent et parvinrent à aller prendre le train à Zemlin, en territoire hongrois.

Elles étaient sauvées. De là, en effet, elles ont gagné Paris, terme indiqué et charmant de toutes les aventures de ce genre...

LA TEMPÊTE SUR LES COTES BRETONNES

Les femmes de l'île de Sein attendant le bateau chargé de les ravitailler

Lorsque la tempête fait rage sur la côte bretonne, les habitants de l'île de Sein se trouvent parfois, durant plusieurs jours, livrés aux affres de la famine. Le bateau qui fait, en temps ordinaire, la traversée de Brest pour leur apporter les vivres nécessaires, ne peut approcher de ces côtes rocheuses, et les malheureux en sont réduits à se nourrir de conserves.

Le fait s'est produit ces jours derniers encore, et notre gravure représente les femmes de l'île de Sein, les « Iliennes », comme on les appelle en Bretagne, regardant, anxieuses, du haut de leurs rocs inhospitaliers, si le bateau de Brest n'apparaît pas au loin.

L'île de Sein, en effet, est une terre stérile qui ne produit rien qu'un peu d'orge. Maintes fois le gouvernement a offert à ses habitants des indemnités assez fortes s'ils voulaient la quitter et s'établir sur le continent. Mais la race farouche et superbe qui vit là n'a pas voulu quitter l'île.

Les hommes se livrent surtout à la pêche du homard, qui abonde en ces parages.

Les femmes, ces belles Iliennes dont la mise et la coiffure comptent parmi les plus originales du pays breton, sont toujours vêtues de robes noires. Ainsi, dit-on en Bretagne, elles n'ont pas besoin de

changer de costume lorsqu'il leur faut, par suite de quelque sinistre, porter le deuil d'un des leurs. Et les naufrages sont fréquents en ces parages si périlleux de la pointe du Raz et de la baie des Trépassés !

VARIÉTÉ

FEMMES D'ORIENT

Le féminisme en pays musulman. — Les dames de Constantinople. — Mahomet et les femmes. — Le harem et l'endéroum. — La journée d'une Persane de qualité. — L'opinion d'une dame de Damas. — A quand l'émancipation ?

Le féminisme, déjà triomphant en Europe et en Amérique, va-t-il s'attaquer maintenant à l'Orient ?... Les nouvelles qui nous viennent de Turquie pourraient le faire supposer. Et cette fuite de deux jeunes filles turques que représente notre gravure de première page, témoigne assez que les desirs d'émancipation féminine commencent à s'exprimer, là-bas aussi, par des actes. D'ailleurs, depuis quelques années, on signale, à Constantinople, un certain relâchement dans la sévérité des lois religieuses qui pèsent sur la plus belle moitié du genre humain. Des femmes turques, dit-on, vont maintenant à travers les rues sans être voilées et sans que personne songe à protester.

Il en est qui se montrent dans les promenades publiques au bras de leur mari ; il en est d'autres qui, dans les tramways, demeurent sur la plate-forme et refusent de se rendre dans le compartiment réservé à leur sexe.

Les vieux musulmans gémissent de ce nouvel esprit d'indépendance, qui vient d'Occident. Ils crient au scandale et réclament l'intervention de l'autorité pour s'opposer à l'invasion de pareilles mœurs.

Or, peut-être s'affolent-ils à tort. Qui-conque a vécu parmi les nations musulmanes sera d'avis que l'émancipation de la femme n'est pas près d'y être accomplie ; et ceci, pour une raison majeure : c'est que la femme, en général, ne se doute pas même qu'elle pourrait prétendre à un sort autre que celui qui lui est réservé.

Quelques femmes se montrent en public le visage découvert ? Ce ne sont pas de vraies musulmanes de race pure, mais plutôt des juives converties au mahométisme. Les autres sont trop attachées aux traditions et trop respectueuses de la loi d'un Prophète pour enfreindre à ce point ses prescriptions.

Et puis, ce qui se passe à Constantinople, ville cosmopolite et forcément ouverte aux idées et aux habitudes européennes, ne saurait être considéré comme une tendance générale chez les femmes musulmanes.

C'est plutôt une exception. Et il n'y a guère de chances que l'exemple en soit suivi.

Pour détruire le préjugé mahométan, qui fait de la femme un être inférieur et indigne de liberté, il faudrait autre chose que les tentatives timides faites par quelques musulmans lettrés pour introduire chez eux nos mœurs occidentales : il faudrait battre en brèche la religion elle-même.

Or, la loi de Mahomet tient bon, et la volonté du Prophète est aujourd'hui aussi puissante sur l'esprit de ses sectateurs qu'elle l'était aux premiers temps de l'Hégire.

Suivant la loi musulmane, la femme doit traverser la vie avec l'unique souci de plaire à son époux. Elle ne peut avoir d'autre fonction et d'autre utilité. Mahomet a voulu qu'en toutes choses s'affirmât son infériorité. Il a décrété que le témoignage d'un homme vaudrait toujours le double du témoignage d'une femme et qu'en matière de succession, l'homme toucherait toujours le double de ce qui reviendrait à la femme.

« Evitez les femmes, a-t-il dit, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, et n'ayez jamais confiance en elles. La confiance doit reposer sur un être doué d'intelligence. Or, Dieu n'a-t-il pas dit que l'intelligence de la femme était incomplète ?... »

All, gendre du Prophète, a renchéri encore sur la mésestime que le fondateur de l'Islam avait pour les femmes.

« Tenez-vous sur vos gardes, vous autres, hommes, a-t-il dit à ses fidèles, en vous abstenant des femmes mauvaises et en fuyant aussi les bonnes. Ne leur obéissez jamais, même lorsqu'elles vous conseilleront le bien, afin qu'elles ne puissent pas espérer de pouvoir un jour vous faire commettre le mal... »

Jugez de l'influence de telles paroles sur l'esprit d'un peuple auquel le Coran a enseigné dès l'enfance que la femme était d'essence inférieure à l'homme.

Il en résulte que le rôle de la femme doit se borner à une obéissance passive aux volontés du mari... « Il faut qu'elle soit docile à ses ordres, dit un moraliste musulman, sans demander ni comment ni pourquoi, et qu'elle se dise : Tant que j'aurai un souffle de vie, j'accepterai tout ce qui me viendra de toi, même tes injustices... »

Ainsi réduite au rang d'un animal do-

mestique, incapable de la moindre activité intellectuelle, ignorante de toute initiative, la femme musulmane ne peut avoir qu'un but dans la vie : ne pas déplaire à son seigneur et maître.

Celui-ci, d'ailleurs, la tient prudemment enfermée loin des regards indiscrets, loin des influences étrangères. Chez les peuples de race arabe et chez les Turcs, l'appartement réservé aux femmes et dans lequel le mari seul peut pénétrer, s'appelle le harem ; chez les Persans, c'est l'endéroum.

Les contes orientaux nous ont dit merveilles de ces harems. Eh bien... n'en croyez pas un mot. Un illustre chirurgien français, qui fut appelé à Constantinople pour opérer des femmes du sultan, et qui a pénétré dans le harem du prince des Croyants, nous disait récemment encore combien la vue de ses appartements l'avait désillusionné. Alors qu'il s'attendait à pénétrer au milieu du luxe oriental le plus pur, il n'avait trouvé que de mauvaises chambrettes décorées avec le plus déplorable mauvais goût et comparables tout au plus à celles d'un hôtel de troisième ordre.

Un splendide des Mille et une Nuits, comme vous êtes loin de l'actuelle vérité ! Vous plait-il, au surplus, de savoir quelle existence mène la femme dans ces appartements ?... Voici l'emploi de la journée d'une Persane de qualité :

Au réveil, avant toutes choses, la *khanoum* (dame) fait sa prière et récite quelques versets du Coran. Puis elle se livre longuement aux soins de sa toilette, peigne et tresse sa chevelure, se teint les cils, passe le collyre sur ses yeux et se parfume le visage et le corps.

Les femmes persanes usent largement des parfums, des cosmétiques, des huiles et des teintures. Leurs odeurs préférées sont l'essence de roses et un extrait de narcisses que l'on nomme *athre ftiné*, ce qui veut dire « arôme troublant ».

Elles se teignent aussi les cheveux et quelquefois même les mains avec le *henné*, qui leur donne une teinte rouge orange ; et elles emploient, pour relever la fraîcheur de leur teint, les fards et la poudre de riz. « La toilette, dit un ouvrage persan dédié aux femmes, doit toujours être aussi brillante que la queue d'un paon ». Elle est donc la principale occupation de toute *khanoum* élégante.

Si le soin de sa personne laisse à la dame quelques loisirs, elle les emploie à chanter, à gratter de la guitare, à danser pour distraire son époux, et surtout à fumer des cigarettes ou, de préférence, son « caloun ».

Mais c'est au bain que les épouses des riches Persans passent le plus clair de leur temps. Elles y demeurent des journées entières, papotant entre elles et dégustant des aubergines à la sauce piquante, leur plat préféré.

Ainsi s'écoule, uniforme et futile, entre le bain, la toilette et la pipe, l'existence exempte de tout imprévu des beautés iraniennes.

Or, il en est de même, ou à peu près, dans les autres nations musulmanes. Et soyez assurés que le plus grand nombre des femmes d'Orient ne souhaitent en aucune façon changer de manière de vivre. Une riche musulmane de Damas, à laquelle une dame chrétienne qui avait pu l'approcher parlait d'émancipation, lui répondait sans ambages :

« Mais que me veut-on, et pourquoi ne me laisse-t-on pas tranquille dans ma félicité ? Je conçois qu'on trouble le repos et le bonheur d'une personne pour lui en faire goûter de meilleurs. Mais de quoi me plaindrais-je, moi ? On m'a mariée toute jeune. J'étais, et je suis encore aimée, adorée de mon mari... Je trouve que ce qui nous rend heureuses, c'est justement cette ignorance complète que nous sommes censées avoir sur la vie extérieure de nos maris, tandis que vous autres, par votre émancipation, dont vous vous faites les apôtres, par vos bals et vos soirées, vos promenades et vos flirtages, surtout, et ce contact incessant des dames et des demoiselles avec les messieurs, vous laissez la porte tout ouverte à la jalousie et ses suites, et à toutes les scènes qui ruinent le foyer... »

« On nous propose de nous émanciper, c'est-à-dire de nous arracher à notre bonheur domestique... Merci bien de votre émancipation, mesdames !... »

Tel est l'avis de bon nombre de femmes de qualité en Turquie, de celles, du moins, qui se donnent la peine d'avoir une opinion sur ce sujet. Les autres, les plus nombreuses, les femmes de condition inférieure, n'ont pas la moindre idée d'un changement possible dans leur situation.

Par le harem, leur prison, fermée à qui que ce soit, par le voile, le *habarazamm*, qui les accompagne partout et les isole du reste des hommes, les femmes orientales finissent par avoir une très basse idée d'elles-mêmes. De temps à autre, lorsqu'une d'entre elles essaie d'échapper à la vie monotone et sans joie qui lui est dévolue, mais ces réfractaires du harem sont rares encore et il y a tout lieu de croire que des années, des siècles peut-être s'écouleront avant que la femme musulmane puisse prétendre à une émancipation contre laquelle s'élève la quadruple barrière des lois, de la religion, des préjugés et des mœurs.

LACARRE.

Le Cinématographe

La soirée d'hiver, en ce coin d'Auteuil, était douce, tranquille comme en une vieille ville de province somnolente, habitée par de simples gens. Le calme qui enveloppait et ensevelissait ce quartier semblait vouloir persuader à qui demeurait là que jamais, dans tout l'univers, un son trop aigu, une passion brutale, une couleur vive n'avaient rompu l'harmonie des choses et des heures. Des arbres entouraient les maisons, les abritaient ; ils tendaient leur réseau nouveau, pour cacher les lumières, étouffer les bruits. Les réverbères, le long des trottoirs, étaient de discrètes veilleuses.

Dans un modeste salon de l'une de ces rues silencieuses, deux jeunes Russes, un homme et une femme, se tenaient, immobiles, auprès du feu ; lui, officier de la garde ; elle, petite provinciale, naguère — on le devinait — fraîche et très gaie. Une récente pâleur lui seyait mal ; un désarroi soudain, une tristesse trop lourde avait passé sur elle.

Nata n'était plus elle-même, au moral comme au physique. Elle la sentait et ne s'habituaient point à sa nouvelle personnalité. Elle sentait aussi que Mikhaïl, son mari, n'était plus le même. L'homme qu'elle aimait jadis avait disparu, était remplacé par un fantôme... Nata se disait que, de l'homme qu'elle avait aimé, elle savait bien peu de chose, et que, du fantôme, elle ne savait rien.

Lorsqu'ils étaient heureux, autrefois, elle n'éprouvait pas le désir de l'étudier ; elle n'en avait pas le temps non plus. Maintenant, cet étranger malade, accablé, taciturne à côté d'elle, cet étranger qui lui prenait la main d'une façon distraite et lente et qui semblait examiner derrière elle d'immenses visions mouvantes, plus réelles qu'elle, l'effrayait.

Au moment où la révolution s'était déchaînée avec toute son effroyable violence, en Russie, Nata, qui redoutait pour Mikhaïl ce spectacle et cette contagion, l'avait emmené. Elle tâchait de le soigner dans la paix et la sécurité de l'Auteuil lointain.

La joie ne leur était plus familière. Ils n'échangeaient que des paroles brèves et insignifiantes. Leurs propos avaient la gravité des phrases que l'on dit dans une église obscure, ou la frivolité voulue des causeries mondaines.

Nata craignait presque Mikhaïl. Dans la simplicité de leur mutuel amour, ils avaient omis de se raconter l'un à l'autre. Désormais, Nata s'aperçut qu'un mystère les séparait ; et ils vécurent côte à côte, comme des âmes qui n'ont plus l'espoir de se rejoindre.

En Mandchourie, où la guerre l'avait appelé, Mikhaïl avait souffert d'une fièvre cérébrale. Quand il parlait de la guerre, Nata s'étonnait de ce que ses récits fussent si ternes et si pauvres. Elle le soupçonnait de lui cacher ce à quoi il pensait toujours et, tremblante comme une voleuse, elle épiait sur le visage ami l'expression singulière et hantée qui, souvent, y revenait. Mais elle ne demandait rien, pressentant qu'il y aurait, à savoir, un irréparable danger.

Ce soir humide et doux de Janvier, Nata ne levait pas la tête. Elle évitait de voir se profiler sur le mur leurs deux ombres fidèles, mais exagérées, sinistrement caricaturales. Attentive, elle regardait la flamme bleue voletter sur les tisons immobiles et qui semblaient frissonner. Elle regardait aussi les mains de Mikhaïl, jaunes et indolentes ; la lassitude de ces mains lui était pénible ; elles remuaient étrangement. Nata comprit que Mikhaïl parlerait.

Très bas, d'une voix qui n'avait plus de souplesse ni de variété, il dit :

— C'est par un soir pareil, il y a quelques années, que j'ai vu pour la première fois assassiner un homme...

Elle tressaillit et murmura faiblement, avertie par un instinct de garde-malade :

— Tais-toi.

Mais, de toute sa volonté tendue, elle lui criait :

— Parle !

Il eut un geste d'impatience. Son visage, où n'apparaissaient plus que deux grands yeux fixes, le nez trop long, la moustache tombante, trembla. Le sang battait dans les tempes de Nata.

« Aujourd'hui ou jamais ! » songea-t-elle.

Et elle le regarda sévèrement, comme pour l'hypnotiser.

Dure comme un gravier, la voix de Mikhaïl s'éleva :

— C'était l'avant-dernière guerre. Je partis allégrement, avec tant d'autres, combattre les Chinois. Mon apprentissage commença par la tuerie de loin ; j'étais, pour mon pays, chasseur de gibiers anonymes. Les balles sifflaient ; je criais mes commandements, et je n'en sentais pas l'horreur. Les jours, les mois passèrent... On ne se battait pas tout le temps. Le soleil flamboyait, le ciel était d'un bleu violent ; le pays, jaune, vert clair, semé d'habitations étranges, d'êtres à parasols rouges. Ce n'étaient pas des hommes que nous tuions, mais d'absurdes mannequins. Un jour, on envahit un village. Nos petits soldats pillaient beaucoup. L'un d'eux, qui avait un visage jovial, m'appelle. Je

le crois en péril, j'accours. Nous pénétrons dans la maison d'un Chinois très riche. Au fond d'une chambre pleine, me sembla-t-il, de jouets, je vis un vieil homme, à figure jaune, à robe bleue, assis, entouré de petits enfants qu'il couvrait de ses manches. Il tendait vers nous sa tête hideuse et miaulait, de sa bouche sans lèvres, d'incompréhensibles paroles. Ses regards obliques montaient vers nous ; et il se courbait, servile, sublime. Je compris que toute son âme nous disait : « Tue-moi ; mais, eux, épargnez-les ! » Avant que j'eusse le temps d'arrêter le soldat, celui-ci perça le vieux de sa baïonnette : elle se glissa entre les têtes des enfants. Le gros corps en robe bleue s'affaissa ; mais le visage jaune resta levé vers moi, ricanant de mépris, d'horreur et de haine... Je finis mon temps de campagne dans l'hôpital du régiment.

Nata gémissait. Mikhaïl reprit :

— Je revins en Russie ; et c'est alors que je te vis et que j'oubliai tout. Ensuite, on m'envoya en Mandchourie pour une rapide et facile entreprise. J'avais omis de démissionner, ne croyant plus la guerre possible. Là-bas, dans l'immensité où les êtres sont si petits qu'à peine méritent-ils de vivre, obscurs et laborieux, je les vis de nouveau s'entre-tuer avec des ruses de fauves. Ce fut partout la menace inconnue, qui rampe autour de vous, la soif de tuer vite... La nuit, dans une gare perdue au milieu de la jungle, un train des nôtres arrive. Des blessés, des mourants, pêle-mêle sur les banquettes et le plancher des wagons. Le docteur est là, nu-tête, les manches de sa chemise retroussées. Je le suis. Il avance, une lanterne à la main, vers le wagon-pharmacie. Les boîtes blanches à croix rouges s'alignent... « Ouvrez-moi ces caisses ! » me dit-il. Une main me tend une caisse, je l'ouvre : elle ne contient que des copeaux. On me tend une autre caisse : celle-là aussi est vide de médicaments. Une troisième, et toutes jusqu'à la septième. Alors, je levai les yeux vers l'homme qui, en silence et obligeamment, m'avait donné les sept caisses. Il était habillé d'un long vêtement bleu, et je l'avais pris d'abord pour un cosaque ; mais, tout à coup, je reconnus les yeux obliques et le visage d'horreur : ce n'était pas un cosaque, tu entends, c'était...

Nata bondit :

— Parle !... qui était-ce ?...

Mikhaïl répondit solennellement :

— C'était mon Chinois !

— Non, cria-t-elle, non !

Mais il s'obstinait, balançant la tête avec lenteur :

— C'était mon Chinois ! Et il reviendra encore, une troisième fois, rire de nos malheurs ou de nos crimes.

Elle prit les deux mains de Mikhaïl, les froides et maigres mains, aux gestes doux et hideux ; et elle les secoua. Elle avait peur d'être seule avec lui ; elle avait peur de cette pièce où ils étaient et qu'il emplissait du fantôme de ses souvenirs. Elle parla vite :

— Il fait si beau ! Viens, sortons !... Allons parmi les gens. Il y a des fêtes, dans Paris, de la joie populaire. Marchons parmi la foule bruyante. Viens !...

Il la suivit, docile, et dans la rue il se laissa guider. Nata bavardait. Elle riait afin de prouver qu'elle était gaie et d'humeur frivole ; mais, malgré elle, sa voix prenait des intonations bizarres, son rire se brisait soudain.

Au Point-du-Jour, il y avait des chevaux de bois, des loteries, des guinguettes. L'éclairage brutal, le tumulte et le vacarme furent, pour Nata, une diversion. Avec Mikhaïl, elle circulait, riait du pauvre faste de ces étalages, regardait tourner dans des nacelles dorées des filles que des ouvriers enlaçaient. La discordance des musiques criardes la divertissait et la rassurait. La foule était alerte. Un bonheur de grands enfants un peu simples s'épandait naïvement. Et Nata recherchait les plaisirs que d'ordinaire elle détestait le plus.

Un cinématographe cria-t-elle, voyant au loin un grand carré lumineux, rapidement sillonné d'images remuantes, un cinématographe !... Allons voir !

Elle entraîna Mikhaïl et, serrée contre lui, elle s'arrêta parmi des gens qui admiraient. Elle se haussa sur la pointe des pieds, dardant ses regards entre des chignons et des casquettes. Elle se cramponnait au bras de Mikhaïl, pour ne pas chavirer ; à la voir si joyeuse, Mikhaïl se mit à rire. Polin, sur l'écran blême, avec de larges mouvements de mâchoires, de rapides manœuvres de son mouchoir à terreux, exécuta en silence une chanson. La gaucherie des gestes saccadés avait une éloquence vulgaire et rude. Puis fulminèrent des réclames. Dans un papillotement d'étincelles, tournèrent autour d'une piste des jockeys courbés sur de longs chevaux en forme de demi-lunes renversées. Puis des réclames encore, et Nata se fatiguait.

— Partons, murmura-t-elle.

Mais, de nouveau, le cinématographe évoquait une scène humaine. Une foule, dans une rue tortueuse, bordée de maisons inégales. Au loin, des coupoles rondes et écaillées, surmontées de croix. Une seule russe, une ville russe, Moscou aux blanches pierres !... Des ouvriers, des

paysans, des étudiants, des femmes et des enfants bougeaient, vite, vite, s'écoulaient, remplacés par d'autres, innombrables et affairés. D'un groupe se détacha une femme à long manteau flottant, un châle sur la tête, de très jeunes enfants pressés contre elle... Tout à coup, la foule se crispa, se tortilla comme un seul corps convulsé, cria de ses mille bouches muettes à un danger qui vient. Des gendarmes fondent sur elle, la piétinent, la harcellent. Le châle de la femme tombe ; ses cheveux plats, tirés en arrière, apparaissent ; une mince natte s'agit sur ses épaules ; ses yeux deviennent obliques, ses lèvres semblent miauler. Elle protège de ses bras ses petits. Mais un gendarme la rejoint, et le gros corps en robe flottante s'affaissa, tandis que la tête levée ricane, affreuse de haine et d'horreur.

Nata se détournait en criant. Elle mit la main sur les yeux de Mikhaïl ; mais, doucement, il lui abaissa la main.

— C'est lui encore, le Chinois ! dit-il ; il est revenu une troisième fois !...

Nata ne répondit pas. Tous deux, sans savoir qu'ils bousculaient des gens, ni entendre qu'on les injurait, s'en allèrent, marchant vite. Des rires, des musiques tapageuses, des plaisanteries se croisaient dans l'air autour d'eux, papillotaient, comme le scintillement du cinématographe... Entre la double rangée des guinguettes, ils fuyaient.

Et ensuite ce fut l'obscurité presque, la fraîcheur ample de l'air. Nata et Mikhaïl se trouvèrent au milieu d'un pont. Mikhaïl s'arrêta et se pencha vers le fleuve :

La Seine faisait jouer les nacures sombres de son dos lisse. Elle se coulait, sculpée, entre ses rives piquées de petites lumières. Les traînées or et rouge des falots, démesurément agrandis par son reflet, s'enfonçaient en elle comme des pilotes.

— Regarde ! dit Mikhaïl.

Nata répondit, la bouche sèche :

— Oui, c'est beau, Paris !...

Il eut un rire amer et lui cria avec un accent de mépris farouche :

— Paris ?... Tu ne vois donc pas que c'est Moscou ?...

Et comme elle se débattait :

— C'est vrai, murmura-t-il, sur un ton d'indulgence, tu n'avais jamais vu Moscou !

Il cligna de l'œil, malin et orgueilleux, et tendit le bras :

— Je t'y ai amenée sans que tu pusses le savoir... Tu vois la rivière ? Elle n'a pas gelé, cet hiver, parce que trop de larmes chaudes et trop de sang brûlant ont coulé dessus... La rivière est un torrent de pleurs ; les sources qui l'alimentent sont du sang humain.

— C'est la Seine, dit Nata ; nous sommes à Paris.

— Nous sommes à Moscou, répondit Mikhaïl. Tu vois, là-bas — il montrait la fête qu'ils venaient de quitter — ces lueurs d'incendie ?... Moscou, cœur de la Russie, brûle encore une fois pour sauver la patrie ; et, derrière, indestructible, mais inutile maintenant comme une couronne sur la tête d'un mendiant, se dresse le Kremlin !

Nata suivit la main de Mikhaïl. Elle regardait le Trocadéro, et c'était le Kremlin qu'elle voyait, blanc de neige, auguste, féroce...

« Je deviens folle, se dit-elle ; j'ai attrapé sa folie. »

Mais, à lui, elle dit :

— Parle encore !

— Ils se battent dans ces rues que nous ne pouvons pas voir. Ils se battent sournoisement comme des bêtes fauves qui s'entraînent une proie : la liberté, que d'aucuns veulent et que d'autres détiennent. Et ils ne s'aperçoivent pas que la proie a disparu, pendant qu'ils luttent, qu'elle est allée vagabonder ailleurs, effrayée de leur acharnement !... Ils s'entre-tuent, les malheureux, et les rôles chassent toujours plus loin la liberté.

— Allons leur dire qu'ils la rappellent par de douces paroles, dit Nata.

— Oui, répondit Mikhaïl, allons leur dire...

Inlassables, pendant toute la nuit, ils cheminaient, cherchant des disciples qui, à leur approche, fuyaient ou proféraient des injures. Le lendemain, on les trouva transis et hâves sur un banc. L'homme disait des paroles sans suite ; la femme avait les yeux vagues et tendait l'oreille en soupirant.

Extasiée, elle encourageait Mikhaïl, l'aprouvait par des signes de tête, invitait un vaste auditoire à prêter une attention religieuse ; et elle murmurait :

— Parle, parle, ne te lasse point. Ils t'écouteront. Déjà, ils commencent à comprendre. Les incendies palissent à ta voix ; les cris de fureur tombent. Parle, tu les domines ; tu as vaincu la foule, parle !...

Ivan STRANNIK.

LA MODE du Petit Journal qui vient de paraître offre gratuitement à toutes ses lectrices le très beau patron découpé d'un

CORSAGE-BLOUSE

POUR FILLETTE DE 5 A 8 ANS

CHAT ET MOINEAUX

Les moineaux du quartier connaissent bien la fenêtre de Colette, elle était inscrite parmi « les bonnes fenêtres » dans leur petit *memorandum* et figurait, pour une grosse part, parmi les secours qui les aident à passer l'hiver.

L'été même, dans son cadre de vigne vierge, l'humble fenêtre leur était bonne encore... et il n'était pas rare qu'une main amie eût déposé, parmi les miettes quotidiennes, des brins de fil ou de coton pour leurs nids.

Qu'était-ce que Colette ? Une tête blonde, un bon cœur, une enfant de la grande ville, sans parents, sœur de Jenny l'Ouvrière pour la sagesse, de Mimi Pinson pour la gaieté. Comment n'eût-elle pas aimé les oiseaux ?

Au-dessous d'elle dévalaient les toits plus bas d'une maison voisine percés d'un grand nombre de lucarnes ; mais celles-ci restaient fermées, les locataires étant, sans doute, absents tout le jour, et rien ne troublait les ébats des friquets.

Du plus loin que Colette distinguait les petits dos mordorés des mâles ou les ailes grises des femelles, elle murmurait, engageante : « Petits !... Petits !... » imitant des lèvres un bruit de baisers.

Elle puisait généreusement à sa miche, pour le plaisir de les voir sautiller plus près, et fuir à tire-d'aile avec un cri de fête, chacun sa miette blanche au bec ; la voilà bien, l'œuvre de la Mie de pain !

Ce matin d'Avril, Colette, qui procédait à une grande distribution, poussa un cri d'horreur, qui fit, heureusement, envoler la bande de moineaux : elle venait d'apercevoir, sur le toit voisin, un chat se coulant dans une pose guetteuse.

Robinson Crusoe ne ressentait pas plus d'angoisse en découvrant l'empreinte d'un pied humain sur le sable de l'île déserte.

— Un chat ! un horrible chat !... clamait Colette, furieuse.

D'un léger bond, l'animal monta sur la crête et fixa sur elle ses larves yeux verts.

C'était un chat noir très souple, mince et sinueux, qui avait quelque chose de fantastique et de montmartrois.

— Attends ! Je vais t'apprendre à guetter mes pierrots !...

Saisissant une bobine dénudée, elle s'apprêtait à la lui lancer... quand une voix masculine s'écria :

— Je vous défends de maltraiter mon chat, entendez-vous !... Il a le droit de se promener sur le toit... Il est chez lui !... Et ces pierrots, que vous amenez ici, me cassent la tête, sans parler des miettes de pain qui tombent dans mon appartement. Comprenez-vous, madame ?

— Dites donc, espèce de père Michel... commençait Colette en se penchant.

Mais les deux interlocuteurs s'arrêtèrent, un instant, pour se dévisager. Et ils virent : lui, une tête printanière ; elle, un grand jeune homme maigre et pâle, aux longs cheveux noirs, dont le buste entier avait jailli par une des tabatières du toit, enfin ouverte. C'était un de ces poètes faméliques qui déjeunent, chaque matin, d'une aile de chimère.

Il baissa la voix d'un demi-ton :

— Hum !... Ici, Satan !...

— Satan ? En voilà un nom à coucher dehors ! Pourtant, je vous prie de le faire rentrer au plus vite... sans quoi... je... je... Eh ! bien oui, je défendrai mes pierrots... J'écrirai à la Société protectrice des animaux pour qu'elle fasse abattre cet horrible chat !...

— Et moi, fit-il sans relever cette étrange logique, si vous touchez, du bout du doigt, à Satan, je mets des pièges sur le toit pour prendre vos moineaux... et... et... j'imiterai un auteur fameux : je les mangerai !

— Vous !... balbutia-t-elle. Allons donc !... Mais je ferais une gibelotte de votre chat, avant cela !...

— Mademoiselle... (Excusez-moi, je vous ai appelée Madame tout à l'heure... je ne vous avais pas vue.)

— Bien... bien... après ?

— Avant d'en venir à de part et d'autre — à une cuisine aussi barbare, nous pourrions essayer des... concessions ?

— Gardez votre bête, alors !

Des deux côtés, les voix baissaient... L'orage s'éloignait graduellement. Un sourire — en guise d'arc-en-ciel — glissait sur les lèvres roses de Colette et dans ses yeux malicieux.

— Je réponds de lui, déclara solennellement le poète en grattant la tête de son chat.

— Hum !... Il est trop maigre pour m'inspirer confiance.

— C'est un chat de poète. Avant de me rencontrer, il appartenait à des bourgeois et il était plus gras. Mais il avait une nature trop indépendante, trop artistique, en un mot... Ils l'ont fait perdre.

— Ah !... Alors vous faites des vers ?

Des vrais ?

Des vrais.

Des beaux ?

— Je ne sais pas... Je ne les ai encore lus qu'à Satan.

— Ah !... Eh bien, moi, je fais des fleurs.

— C'est presque la même chose. Mademoiselle, rassurez-vous ; jamais le chat d'un poète n'a croqué les pierrots d'une jolie femme.

Colette devint rouge comme les fleurs de son géranium.

— Il les guettait, pourtant ?...

— Pour rire... Mais je veillerais !...

— Moi aussi. Bonjour, monsieur le poète !

— Bonjour, mademoiselle Mimi Pinson !

Et le buste du locataire redescendit dans ce qu'il appelait un peu somptueusement : « Mon appartement !... » A vrai dire, c'était une mansarde si exiguë qu'il y avait juste place pour le maigre poète, le maigre chat — et la Muse.

— J'étais bien plus tranquille avant ! se disait Colette, toujours préoccupée d'inspecter le toit et la lucarne du voisin.

L'habitude était devenue si grande que, même à l'heure où tous les pierrots de Paris dorment dans leurs cachettes de pierres, elle se penchait encore pour apercevoir la lucarne obscure ou éclairée... et elle se représentait le jeune homme pâle aux grands cheveux noirs alignant fiévreusement sur du papier des lignes inachevées où l'on parle d'amour et de printemps, comme dans les chansons...

De son côté, le voisin s'énervait... La surveillance qu'il exerçait sur Satan mettait la rime en déroute et lui valait trop — beaucoup trop souvent pour la tranquillité d'un poète aux cheveux noirs, — la vue de sa blonde voisine.

Il se livrait à de pénibles réflexions sur sa propre misère, sur sa solitude, sur l'incertitude de son avenir... Tantôt une bouffée tiède et grisante, gonflant démesurément son cœur, lui faisait toucher en rêve la gloire, la fortune, le bonheur !... Tantôt un sombre découragement lui montrait, au contraire, un avenir noir comme son chat Satan et plat... comme les flancs de celui-ci.

Depuis leur premier dialogue aigre-doux, la fleuriste et le poète avaient eu l'occasion d'échanger de demi-confidences. Colette avait appris que son voisin s'appelait Paul, qu'il était orphelin comme elle, et qu'il travaillait à un drame en vers pour la Comédie-Française.

Colette, elle, travaillait pour la maison Chose, de la rue du Caire, et l'on porterait beaucoup de bleuets cette année !...

« Les bleuets sont bleus, »

« Les roses sont roses... »

murmurait Paul rêveusement en regardant les yeux et les lèvres de Colette.

Pendant ce temps, les pierrots continuaient à faire leurs trois repas par jour :

« Grignoti, grignoti, »

« Pendant que le chat n'est pas là... »

et Satan à exercer sur lui-même un empire vraiment méritoire pour un animal nourri de pain et d'eau claire, et qui donnait beaucoup à penser de la force de caractère de ce chat noir aux yeux verts.

Les choses en étaient là, lorsque les deux voisins commencèrent à ressentir, vis-à-vis l'un de l'autre, une sorte d'embarras très particulier. Ils ne trouvaient plus rien à se dire. Ils s'évitèrent, en apparence... Cela ne les empêchait pas de se surveiller... — je veux dire : de surveiller son chat, qui ses moineaux — avec autant de vigilance...

Cette situation aurait pu s'éterniser... Mais, un beau matin, le poète, qui émettait clandestinement un peu de pain aux pierrots de Colette, aperçut maître Satan profilant sa silhouette de velours noir... Où cela ?... Sur la propre fenêtre de Colette, où celle-ci lui donnait à laper le fond de son bol de lait !... Ils échangèrent un regard, un seul... et rougirent comme deux... Ma foi, oui !... comme deux amoureux !...

Le lendemain, Colette trouva au cou de Satan un petit rouleau blanc... des vers : l'éternelle chanson !...

Sur un coquet petit balcon fleuri, on peut voir souvent une rieuse jeune femme s'appuyer câlinement au bras de son mari. Bien que celui-ci soit moins excentrique et moins maigre, il ressemble au poète de la mansarde, comme on ressemble à son ombre.

Un sourire heureux éclaire son visage.

Paul est poète... le soir, et employé pendant le jour. Il a eu le courage de faire la part de la réalité, en attendant la gloire.

Le bien-être rit au petit foyer laborieux, où l'idéal s'assoit sous la lampe.

Il n'est pas rare de voir maître Satan, gras comme le chat d'un notaire, contempler, d'un œil béat et désintéressé, la gent grignotante des moineaux qui sautillent sans crainte sur le balcon.

Miracle, dira-t-on ?...

L'Amour en fait bien d'autres.

Henriette BEZANÇON.

LA LOI DE DEUX ANS

La connaissance de ses obligations militaires est le devoir absolu de tout Français. Pour faciliter à nos lecteurs l'étude de la nouvelle loi de recrutement, nous mettons à leur disposition une brochure de 130 pages renfermant, avec le texte en extenso de la loi de 1905, les commentaires les plus utiles de cette loi par un officier de recrutement. Prix : 0 fr. 60. Adresser les demandes à M. l'Administrateur-Délégué du Petit Journal, 61, rue Lafayette, Paris.

LE MÉNESTREL A LA PRIÈRE

Ayant entendu de lointaines lamentations, Lins cessa de chanter. Il n'était pas dans son caractère d'importuner la douleur. Il baissa la tête et se mit à contempler ses pieds qui rabotaient les cailloux du chemin, car sa mule n'était pas assez grande pour l'élever suffisamment au-dessus du sol. Ses jambes, désespérément longues et maigres, se balançaient au trot de la monture, et sa harpe, placée en croupe, vibrail à chaque cahot.

Lins aperçut devant lui un groupe compact qui exhalait des plaintes. Il ralentit sa marche. Des paysans encombraient la route. Lins descendit de sa mule. Les gens s'écartèrent, découvrant trois cadavres : deux rustres et un beau chevalier.

Comme Lins semblait surpris, un vieillard vint à lui en tendant la main.

— Si vous avez quelque pitié, dit-il tristement, acceptez mon étreinte et nous vous bénirons.

Lins prit la main du vieux ; le paysan continua :

— Vous êtes ménestrel et ne vivez que grâce à l'or des nobles. Pour une fois, jetez les yeux sur les serfs et voyez leur malheur. Nous sommes soumis au baron de Tiruck. C'est un damné.

Il se retourna, montra du doigt le chevalier mort et reprit :

— Je ne sais comment se nomme ce vaillant. Je l'ai appelé le guerrier du Bien. Il passait sur la route ; il vit pleurer les femmes, apprit notre misère, défia l'odieuse seigneurie et mourut en combattant. Nos deux amis, qui sont étendus à ses côtés, viennent d'être tués, dans les champs, par le vainqueur.

J'ai quatre-vingts ans et je souffre depuis ma naissance, courbé sous le joug de cette famille de démons. Vous, dont les chants montent aux cieux, priez quelquefois pour nos pauvres âmes ! Priez et vous serez béni !

Lins écoutait, l'air indifférent.

— Quoi ! dit le vieillard désespéré, nous refuserez-vous une prière ?

— Ce ne sont ni les chevaliers ni les prières qui vous délivreront, répondit Lins tranquillement.

Puis il salua les morts, remonta sur sa mule et partit sans dire un mot.

Les paysans grondaient. Quelques-uns ramassaient des pierres et en menaçaient le ménestrel. Le vieillard les arrêta :

— Laissez, laissez, dit-il, vos pierres, en brisant la harpe, n'écorcheront pas Tiruck.

La nuit venait lentement. Lins gravissait, à pied, une roche escarpée au sommet de laquelle était juché le noir château de Tiruck.

La mule suivait son maître. Son grand œil semblait refléter la mélancolie du chanteur. Pauvre Lins ! Il était triste. Il marchait gravement. Ses longues jambes semblaient plier sous le fardeau des pensées qui emplissaient son esprit.

Enfin, il arriva devant le pont-levis. Un garde l'interpella :

— C'est un ménestrel qui vient chanter près du seigneur Tiruck, répondit Lins.

Le garde partit. Après une courte attente, les chaînes grinçèrent et le pont s'abaissa. Lins et sa mule entrèrent dans le château.

Dans la grande salle, le festin s'achevait. Quelques chevaliers, ivres, avaient roulé sous la table. D'une voix éraillée, Tiruck braillait un lied. Il avait ouvert son pourpoint, car son estomac était passablement dilaté. L'orgie avait produit son effet, et d'harmoniques rots ryth-

maient la chanson du baron. Egayés par ces bruits de truanderie, les seigneurs se tordaient de rire et les pages, écoeürés, détournaient la tête.

Un héraut vint annoncer Lins. Des hurlements de joie accueillirent cette nouvelle. Tiruck n'acheva pas son lied. Un trouble vague se manifestait dans tout son être. Il le calma en avalant une coupe de vin. Puis, d'un geste, il renvoya les écuyers tranchants et demanda sa dame. Elle ne vint pas, mais Lins apparut. Le baron s'était réjeté en arrière. Il cria au chanteur d'approcher.

— Holà ! monseigneur, vais-je jouer devant cette table garnie ?

— Oui, oui, grogna Tiruck entre deux hoquets.

Le ménestrel s'avança :

— Que faut-il chanter ? demanda-t-il.

— L'amour !

La harpe vibra dans la grande salle. La voix de Lins montait, pure, et courait sous les voûtes. Il chantait des rondels attendrissants et des lieds douloureux. Les ivrognes pleuraient. Quelques larmes tombaient dans les coupes et les seigneurs les y laissaient tomber ! Dans les yeux de Lins passaient de vives lueurs : il était satisfait.

Quand il eut fini de chanter, les chevaliers sanglotaient encore. Il dit :

— Messieurs, la mème est mon art. Je suis meilleur bouffon que chanteur.

Les guerriers acquiescèrent d'un signe de tête. Alors, Lins courut aux flambeaux qui garnissaient la salle, les éteignit et n'en conserva qu'un qu'il mit au bout de la table. La flamme éclairait son visage qui semblait encore plus maigre.

Un grand silence se fit.

Les doigts de Lins pincèrent pesamment les cordes de la harpe. Un air lugubrement funèbre fit tressaillir les vitraux. Lins chantait la mort et ses yeux caves ressemblaient aux orbites creuses d'un squelette. Sa voix sonore et grave était empreinte d'angoisse et de terreur. Elle s'abaissait jusqu'au souffle et s'enflait jusqu'au tonnerre. Les échos répétaient longuement les plaintes et les soupis, et des larmes glissaient contre les murs. On eût dit qu'un fluide de néant s'était introduit dans le château.

Et puis, Lins mimait toujours sa chanson. Les doigts minces remplaçaient les osselets de la Mort et tyrannisaient les cordes, qui gémissaient. Sa bouche, grande ouverte, clamait le désespoir et l'épouvante. Les chevaliers, apeurés, pâlissaient dans la pénombre. Deux ou trois tremblaient déjà.

Alors, Lins abandonna sa harpe, en pinçant violemment la plus basse corde, comme s'il eût voulu exprimer le coup de faux final, sourd et sinistre. Puis, il recula jusqu'à la porte à grands pas, se retourna et marcha vers Tiruck, lentement et silencieusement, en allongeant ses bras maigres.

Quand il arriva près de la lampe, il imprima à ses lèvres un horrible rictus qui fit loucher ses grands yeux. Le seigneur tremblait violemment. Des soubresauts le secouaient dans son large fauteuil. Et Lins se mit à parler. Il parlait sourdement, puis tonnait, et ses bras s'agitaient et répétaient en gestes ses paroles :

— La Mort, disaient-ils, vient saisir le méchant et le traîne au gouffre où les monstres hideux se disputent sa chair ! Hou !... la Mort !... la voilà !... Ah !... quel souffle fétide !... Elle rit, ses dents sont jaunes et sa langue est noire !... Elle parle !... Quels mots ! Cela vous glace !... Hou ! Et ces cadavres qui la suivent... Quoi ?... Ah ! ce sont des victimes ! Voyez leurs yeux vitrés et leur poitrine sanglante... le sang a noirci !... Ah !... la Mort !...

Et Lins trépidait, pleurait, se sais-

sait la tête et la secouait. Puis, voyant que le seigneur s'était effondré et que les convives allaient en titubant vers leurs épees, il cria, d'un accent plein de terreur :

— Grand Dieu !... seigneur de Tiruck, voyez la Mort !... les assassins !

Le baron tournait ses yeux égarés vers ses compagnons. Hors de lui, il se dressa, tira son glaive et se mit à hurler des imprécations et des menaces. Les chevaliers, affolés, se regardaient entre eux, et, comme le baron accourait l'épée haute, la colère les empoigna, ils se frappèrent.

Lins jeta le flambeau allumé par un vitrail ouvert et, dans les ténèbres, se prit à écouter les coups et les chocs. Un bruit sourd annonçait la chute de chaque mort. Comme Lins entendait Tiruck crier victoire, il se glissa dans l'ombre, lâchement, et poignarda le seigneur ! Puis, tranquille, il sortit de la salle.

Soudain, il songea :

— On découvrira ces morts demain. Les paysans seront châtiés. Innocents, torturés, ils expieront mon crime. Je ne le veux pas !

Il rentra et cria au meurtre.

Les valets et les gardes, mis en éveil par les bruits insolites du combat, accoururent aussitôt avec des torches. Ils virent les cadavres et crièrent vengeance, et comme Lins était pâle et qu'il tenait encore à la main un poignard ensanglanté, on le saisit.

Un héraut parcourut les villages en annonçant l'assassinat du seigneur de Tiruck et la capture du coupable.

Et quand on promena sur une claie le cadavre du supplicié, les paysans se découvrirent et, en reconnaissant à ses pauvres jambes maigres le ménestrel à la prière, du fond de leur âme monta la bénédiction, la bénédiction sincère des humbles, à laquelle se mêlaient des sanglots.

Gabriel DAUCHOT.

LA RAZZIA

Latige était vraiment un bien joyeux compagnon de route, mais son terrible défaut, consistant à faire main basse sur tout ce qui lui tombait sous les yeux, laissait souvent notre escouade sur le qui-vive. Et lorsqu'il revenait au cantonnement en disant d'un air jovialement canaille : « Mes enfants, je vous annonce un bon petit plat pour ce soir », il n'y avait pas moyen de se fâcher ni d'accueillir, sans quelque enthousiasme, une aussi bonne nouvelle. D'ailleurs, il s'excusait adroitement de ses larcins en ajoutant à tout propos :

— Ce qui est à moi est à tout le monde.

Et dans chaque pays où nous nous arrêtons, Latige, infatigable, se mettait en campagne pour nous trouver quelque nourriture plus confortable que l'ordinaire à nous mettre sous la dent, et c'était rare quand il ne rapportait pas à celui qui faisait, dans notre escouade, l'office de cuisinier, quelque chose de bon dont nous nous léchions, par anticipation, les babines.

Il est bon de dire que Latige ne passait pas toujours son temps en maraude. A son adresse de braconnier, il joignait un flair extraordinaire de pêcheur et eût trouvé sa vie et la nôtre dans les rivières réputées les moins poissonneuses.

Il arriva même que nous fimes plusieurs fois des soupers de fêtards avec les écrivisses rapportées par Latige, lequel s'excusait, par-dessus le marché, de n'avoir pas trouvé les truffes indispensables aux agapes qui commencent par des crustacés.

Ils déclarèrent « louches » les détails de l'aventure que M. Flache, en réponse à leurs questions, tentait de leur narrer, et celui-ci ne fut redevable qu'à une averse subite et à l'éloignement du poste, de n'être pas appréhendé.

Il se réfugia sans plus tarder dans un hôtel, où, après quelques pourparlers, et le versement d'une somme exorbitante — encore n'acceptait-on ce chat qu'une nuit seulement — on consentit à lui livrer possession de la chambre et du lit qu'il apprêtait. L'ancien camarade de régiment de MM. Laplotte et Flécard se déshabilla-t-il ? Il serait peu généreux d'insister ! Disons seulement qu'il ne tarda à ronfler et à ronfler si fort que Miton, importuné, se glissa sous les couvertures pour ne pas l'entendre.

Tant il est vrai, comme dit Prud'homme, que quand les rôles sont intervertis, le plus vilain souvent n'échoit pas à la bête !

IV

« Monsieur le commissaire. Après dix-neuf ans de ménage, entre ma femme et moi, tout est rompu. Comme nous n'avons pas d'enfants, et comme le lien qui m'unissait à elle était le seul qui me rattachait également à l'existence, il ne me reste plus qu'à disparaître. N'accusez personne de ma mort !... »

« GÉRÔME FLACHE. »

Majheur au canard attardé qui tombait sous la protection hypocrite du bon maraudeur, car Latige s'empressait de lui faire les honneurs de la cravate et poussait la bonté d'âme jusqu'à lui promettre des funérailles princières. Quant aux petits poulets, Latige les mettait au rang des mauviettes sans toutefois leur discuter une saveur agréable lorsqu'elles avaient l'honneur insigne de trébucher toutes cuites dans sa gamelle.

Cependant, Latige ne voulait pas être comparé à un rat de basse-cour. Il se disait tout bonnement la providence des égarés, abusant un peu du proverbe mensonger qui dit que tout ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat. Mais sa véritable devise était : « Laissez venir à moi les petites volailles ».

Quand toute l'escouade aux dents creuses, aux ventres sans oreilles, formait le cercle autour de la table du père Adam, recouverte d'une nappe de verdure, et si grande qu'on pouvait mettre les pieds dans le plat, Latige restait debout par condescendance pour sa victime. Puis, lorsque le cuisinier apportait la marmite fumante en annonçant d'une voix empruntée aux garçons de restaurant : « Bécasse sur canapé », Latige, en guise de benedictine, répliquait par ces simples mots : « Morte au champ d'honneur ». Et cette solennité ne manquait pas de drôlerie.

Pourtant, malgré toute la ruse qu'il pouvait déployer, Latige revenait quelquefois bredouille. Alors le dîner était triste. C'était à peine si on se parlait, Latige paraissait honteux. On l'entendait maugréer des injures à l'adresse des habitants de l'endroit, et il était d'une humeur de dogue. Il n'aurait pas fallu, dans un pareil moment, que quelqu'un lui cherchât querelle.

Cependant, la guigne s'acharna plusieurs jours de suite après Latige qui en maigrissait à vue d'œil.

— J'ai encore mangé de l'argent aujourd'hui, répétait-il chaque soir en revenant parmi nous les mains vides. Si on pesait l'escouade, ce serait désastreux. Nous ne sommes plus que des ombres.

Et un soir de grand découragement, il s'écria avec un déterminé crissement de dents :

— Demain, quand je devrais faire l'impossible, je vous promets pour l'heure du déjeuner un plat des plus délicats et qui doit être hors de prix dans les restaurants les plus renommés de « Pantruche ».

Le lendemain, il se réveilla de bonne heure, puis se mit courageusement en campagne.

Et lorsque, saupoudrés de fétus de paille, nous sortîmes de la grange qui nous avait abrités pendant la nuit, nous vîmes Latige, tout joyeux, occupé à boucher son sac qu'il avait préalablement débarrassé de tout le chargement réglementaire.

— Partagez-vous mon attirail ? nous fit-il, vous ne le regretterez pas. J'ai, dans mon sac, quelque chose de bon dont vous me direz des nouvelles.

Comme nous le questionnions, intrigués :

— Chut ! reprit-il, n'ébruitions rien. Je veux vous faire une surprise. Qu'il vous suffise de savoir que c'est un gibier rare, une pièce certainement taxée un prix fou.

A ce moment, des coups de sifflet retentissaient. Notre compagnie vint s'aligner dans la rue du village.

Les sergents et les caporaux procédaient à l'appel de leurs hommes, et déjà le capitaine mettait le pied à l'étrier, lorsque nous vîmes une grosse dame, essouffée et rouge d'émotion, accourir puis demander, avec une expression hagarde dans les yeux et des gestes désespérés, à parler au capitaine.

FEUILLETON DU SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
du Petit Journal

— 5 —

LA FOLLE QUERELLE

III (Suite)

Il tient toujours sa boîte de suédoises ! Un léger craquement et la pièce s'éclaire ! Hein ? Quoi donc ?

Qu'est-ce que cela signifie ? Plus de pendule !...

Plus de buffet non plus !

Plus de table !

Plus de chaises !

Ah ça ! Ah ça !...

Une seconde suédoise : M. Flache se précipite dans la chambre !

Ca y est !... Le vide !

Plus de lit ! Plus d'armoire !

Plus de femme !... Plus rien !

Les murs !

Si... cependant ! M. Flache, dont l'allumette s'est éteinte, perçoit un miaulement. Miton ?... Oui, Miton, qui se caresse doucement contre le pantalon de son maître, Miton tout seul, Miton sans maîtresse, Miton avec M. Flache !... Abandonnés, tous les deux ! Car l'incertitude n'est pas permise : la phrase de Mme Flache perce à travers les brumes du cerveau de Gérôme Flache : « Si tu ne t'en vas pas, c'est moi qui partirai d'ici ! » Pan !

Ceci ou cela ! Pas de milieu !

D'ailleurs, il n'y a jamais de milieu ! Car s'il y avait un milieu, on y verrait la vertu : et comme on ne voit jamais la vertu, il est clair qu'il n'y a pas de milieu !

Ainsi ratiocinait M. Flache en se disant que puisqu'il était revenu, lui, la logique voulait que Mme Flache, elle, eût décampé !

On a beau avoir absorbé, sans soif aucune, quelques verres de vieux pommard et quelques kummels superfétatoires pour faire couler le vieux pommard, il y a de ces faits qui portent si bien en eux-mêmes leur démonstration, qu'ils ne souffrent pas la discussion.

Elle était partie, évidemment !

M. Flache se mit à rire ! Aussi bien ne se sentait-il pas d'humeur à se fâcher, à se révolter contre un dénouement si parfaitement rationnel.

Cette Eugénie ! En avait-elle une tête, tout de même !

Etonnant ! En une journée... avoir tout... tout... enlevé... elle comprise !

Une seconde il la voua aux dieux infernaux.

Elle aurait bien dû lui laisser une chaise, un fauteuil, un matelas où il aurait pu s'étendre, car il tombait de sommeil, et dame... à quarante-cinq ans... dormir sur le parquet !...

Mais sa rancune ne dura pas.

— Mon vieux Miton, clama-t-il en prenant son chat sous le bras, nous allons nous réfugier ailleurs part... puisque nous sommes célibataires !... Et ceux qui ne seront pas contents !...

Ceux-là auxquels s'adressait cette provocation, toute gratuite d'apparence, failli-

rent se montrer dans la rue que foulait de nouveau M. Flache — après combien de faux pas ! — Ceux-là faillirent se montrer et même ils se révélèrent sous les espèces de deux sergents de ville, très probablement vexés d'être surpris en flagrant service à cette heure indue.

Ils déclarèrent « louches » les détails de l'aventure que M. Flache, en réponse à leurs questions, tentait de leur narrer, et celui-ci ne fut redevable qu'à une averse subite et à l'éloignement du poste, de n'être pas appréhendé.

Il se réfugia sans plus tarder dans un hôtel, où, après quelques pourparlers, et le versement d'une somme exorbitante — encore n'acceptait-on ce chat qu'une nuit seulement — on consentit à lui livrer possession de la chambre et du lit qu'il apprêtait. L'ancien camarade de régiment de MM. Laplotte et Flécard se déshabilla-t-il ? Il serait peu généreux d'insister ! Disons seulement qu'il ne tarda à ronfler et à ronfler si fort que Miton, importuné, se glissa sous les couvertures pour ne pas l'entendre.

Tant il est vrai, comme dit Prud'homme, que quand les rôles sont intervertis, le plus vilain souvent n'échoit pas à la bête !

IV

« Monsieur le commissaire. Après dix-neuf ans de ménage, entre ma femme et moi, tout est rompu. Comme nous n'avons pas d'enfants, et comme le lien qui m'unissait à elle était le seul qui me rattachait également à l'existence, il ne me reste plus qu'à disparaître. N'accusez personne de ma mort !... »

« GÉRÔME FLACHE. »

Ces quelques lignes, tracées d'un crayon fébrile sur une vieille feuille de papier qu'il avait exhumée d'une de ses poches, M. Flache exhala du tréfonds de son être un douloureux soupir. Il y avait loin certes de la belle indifférence de la première heure à cet impie désespoir, à ces résolutions funestes — mais combien explicables pour qui se donnera la peine de considérer d'un peu près la situation de cet homme, qui, pourvu la veille d'une femme légitime, d'un domicile légal et d'un excellent estomac, vient de se réveiller presque veuf, presque vagabond et tout à fait malade, dans un taudion, en compagnie d'un chat — preuve tangible de la réalité de ses malheurs ! Un quasi-veuf bien portant, un demi-vagabond de santé florissante peuvent à la rigueur ne pas songer à changer de planète : Mais allez donc parler de *struggle for life* à un individu qui a le crâne dans un étai, la langue pâteuse, la gorge en feu, et tous les membres rompus par le lourd sommeil de l'intemperance.

Tout se paye : M. Flache réglait son dû !

On frappe à la porte...

D'un geste rapide, il froissa son épistole funèbre et la jeta derrière lui. Ses affaires, n'est-ce pas, ne regardaient personne, et si décidé que l'on soit à sauter le pas, on aime à demeurer jusqu'au bout seul juge de l'opportunité d'un acte définitif entre tous.

Il dissimula donc cette fidèle mais gênante traduction de ses plus intimes pensées, puis il alla ouvrir.

Albert DELVALLÉ.

(La suite au prochain numéro.)

— Allons bon, murmura Latige, qui ne perdait pas de vue la bonne dame, est-ce que je me serais trop avancé en vous annonçant du bon friot à la grande halte ?

Il se montra un peu rassuré lorsqu'il entendit le capitaine, d'assez mauvaise humeur ce matin-là, répondre à la réclamation de la dame :

— Voyons, ce n'est pas possible. Il a dû

un port qui lui permit de conserver pendant son éloignement des relations constantes avec son royaume. Il écheta aux moines de l'abbaye de Psalmodi la petite ville d'Aigues-Mortes. Dès 1246, de grands travaux furent entrepris, et notamment la tour de Constance. Cette imposante bâtisse n'a pas moins de 37 mètres de hauteur ; de la base au sommet, les murs ont une épaisseur de 6 mètres.

C'est au pied de ce respectable vestige de notre ancienne fortification militaire que se réunirent les soixante mille croisés qui devaient accompagner le roi en Egypte. La croisade fut des plus malheureuses. L'ignorance du théâtre des opérations, les épidémies, l'imprudence ardue de Robert d'Artois, frère du roi, à la bataille de Mansourah, amenèrent les désastres que nous a si mélancoliquement racontés le bon sire de Joinville.

A son retour de captivité, saint Louis n'oublia pas Aigues-Mortes. Déjà, sans doute, il rêvait de se croiser une seconde fois. Le port militaire fut agrandi. Des fortifications considérables furent entreprises sur le modèle de celles d'Antioche. Ce sont ces fortifications merveilleusement conservées et soigneusement entretenues jusqu'à nos jours par le génie militaire, qui provoquent l'admiration des fervents du moyen âge. Affectant la forme d'un parallélogramme de 550 mètres de long sur 330 mètres de large, elles sont flanquées de nombreuses tours et percées de plusieurs portes, dont les plus intéressantes sont celles de la Reine et celle des Cordeliers.

Le port militaire s'étendait sur la face Sud, là où se trouvent aujourd'hui les salines. C'est le Rhône qui précipita sa décadence en le comblant par les alluvions de ses crues formidables. Le dernier coup lui fut porté par l'entrée de la Provence, avec Marseille et Toulon, dans le domaine royal.

Georges FAYOLLE.

LA PIERRE A CLOUS

— Ne pleure plus, ma fille ; vois, j'ai pleuré moi-même tellement que les larmes ont creusé les rides de mes joues ; mais maintenant, j'espère : Notre-Dame de Liesse, que j'ai été implorer, m'a parlé dans un rêve : « Tu verras sur la terre, ma fille, la réhabilitation de tes trois fils, que tu iras rejoindre dans le ciel. » Et j'ai confiance dans la parole de Notre-Dame. Avant qu'il soit huit jours, les villages de Baranton, Bugny, Barantoncel et Baranton-sur-

Serre se porteront en foule sur les tombes de leurs anciens mayeurs, et la mémoire des martyrs sera conservée en honneur jusqu'aux extrémités du Laonnais.

C'est ainsi que la vieille Bertrade, assise à l'orée d'un bois proche de Laon, parlait d'une voix vibrante à Huberte, la fiancée de son petit-fils.

Celle-ci releva la tête et, avec la belle confiance de la jeunesse, sourit à travers ses larmes.

— Puissiez-vous dire vrai, mère Bertrade ! Mon père, autrefois si fier de s'allier à votre famille, refusait maintenant son consentement à notre mariage, et Gauthier veut aller guerroyer loin de France ; si Dieu et Notre-Dame vous entendent, vous sauverez sa vie... et la mienne, ajouta-t-elle plus bas.

C'était en 1835.

Le chapitre de Laon ayant décidé de lever une taxe insolite sur vingt-cinq villages lui appartenant, les habitants coalisés avaient résolu de résister par la force.

Ils se choisirent pour chefs les trois fils de Bertrade : Godefroi, Marcel et Philippe, que leurs fonctions de mayeur, non moins que leur énergie, désignaient au suffrage populaire.

Godefroi, l'aîné, dans une courtoisie arrogante, déclara qu'il fallait s'armer pour recevoir les envoyés du chapitre et obtenir par une imposante manifestation qu'on leur rendit justice. « Soyons forts, afin de n'être pas obligés de recourir à la violence », avait-il dit.

Malheureusement, l'attitude des délégués irrita les paysans, qui les eussent sûrement écharpés si les trois frères, leur faisant un rempart de leur corps, ne leur avaient ainsi permis de trouver le salut dans la fuite.

Les commissaires, âmes viles, dénoncèrent leurs sauveurs comme les plus dangereux des révoltés. Aussi, lorsque, revenant à la charge, soutenus, cette fois, par une troupe bien armée, ils devinrent, à leur tour, les plus forts, ils eurent pour premier soin de demander un exemple, et les mayeurs, désignés à la vindicte ecclésiastique, furent pendus haut et court sur la place de la Cathédrale.

Quand la vieille Bertrade arriva à Laon pour implorer la clémence de l'évêque, le drame sinistre était accompli ; elle ne put qu'emporter les corps de ses fils ; mais elle était, comme eux, une âme bien trempée, et ne pouvant plus sauver leur vie, elle jura de réhabiliter leur mémoire.

A peine les eut-elle couchés dans le cimetière où reposaient leurs pères, qu'elle le partit à pied pour Notre-Dame-de-Liesse, dont la poétique légende embellit de son charme mystique ce coin de la vieille France.

Devant la statue miraculeuse, rapportée jadis du pays du soleil par une princesse infidèle, que deux croisés du Laonnais convertirent, elle pria longtemps ; et, de même que la statue s'allégeait dans les mains de la jeune fille, Bertrade sentait le poids de son chagrin s'enlever de dessus son cœur.

Désormais décidée et forte, elle s'acheminait vers Laon réaliser son rêve.

— Reposez-vous un peu, continua Huberte, vous paraissiez lasse, venez dans notre modeste demeure partager le repas de famille ; mon père se refuse à permettre notre bonheur, mais il vous a conservé sa vénération et son amitié.

— Non, ma fille, j'ai fait vœu, tant que justice ne sera pas faite, de n'entrer dans nulle maison étrangère, et elle arrivera bientôt, cette heure bénie, ajouta Bertrade, le regard extasié.

Huberte joignit les mains sans répondre ; et son âme simple, frappée de l'éclat extraordinaire qui rayonnait dans la physionomie de la vieille femme, la contemplait avec une admiration craintive.

Bertrade, comme hallucinée, continuait à mi-voix :

— Dès ce soir, je parlerai à l'évêque, car je ne t'ai pas dit la fin de mon rêve : A peine Notre-Dame eut-elle disparu, que je fus transportée dans l'église cathédrale ; je vis devant moi la pierre de la deuxième chapelle du côté de l'évangile, celle qui, jadis, devenait molle sous les doigts des innocentes victimes, et une main invisible y enfonçait cinq clous. Je sais bien que l'épreuve n'est plus en usage, mais j'obtiens qu'on la rétablisse, et je suis sûre, Huberte, sûre comme tu l'es de l'amour de Gauthier, que le ciel lui-même guidera ma main.

— Que Dieu vous entende, mère Bertrade, mais permettez-moi de vous accompagner.

— Non, enfant, je veux et dois agir seule.

Et la pauvre mère, un instant affaissée sur le bord de la route, se relève, courageuse ; la voilà arrivée aux portes de l'évêché, renversant les obstacles, gagnant par ses plaintes déchirantes le cœur des serviteurs qui veulent la repousser. Elle se précipite aux pieds de l'évêque en demandant justice.

Le prélat, bienveillant et faible, avait désapprouvé les exactions et les sévérités du chapitre, sans trouver l'énergie nécessaire pour s'y opposer. Il relève la vieille femme et lui dit avec bonté :

— Que voulez-vous de moi ? Hélas ! je désire ardemment le bonheur de mon peuple et la raison d'Etat me force à la sévérité ; je ne puis rendre la vie à ceux qui ne sont plus.

— Il est vrai, monseigneur, mais vous pouvez bien davantage en réhabilitant leur mémoire.

Et Bertrade, respectueuse et ferme, présente sa requête.

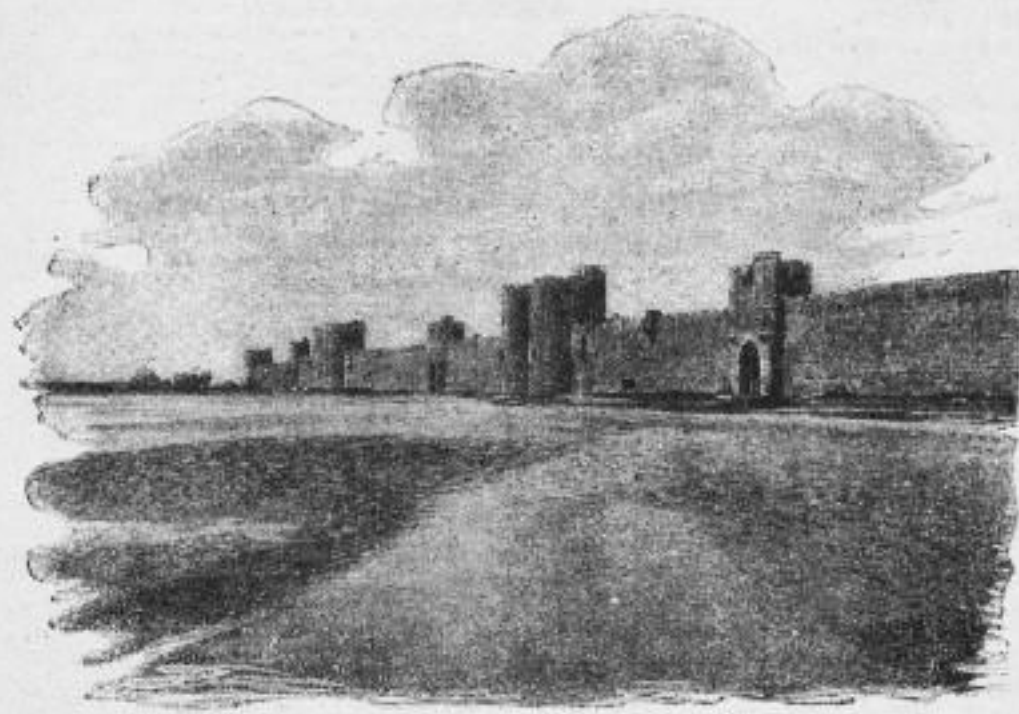
— N'est-ce pas tenter Dieu, ma fille, que de lui demander un miracle ?

Mais comment résister au miracle de l'amour maternel ? L'évêque, cette fois, à son éternel honneur, a cédé de nouveau, et bientôt les hérauts d'armes annoncent la solennelle épreuve.

La foule, pressée dans la cathédrale, débordant sur la place ; les paysans se sont rendus en masse dans la ville épiscopale, et les concitoyens des mayeurs se pressent, frémissants, aux premières places ; Bertrade s'avance, pâle et résolue, au milieu du silence impressionnant du peuple. Elle tient cinq clous dans la main gauche et un marteau dans la main droite, et voici, dit la légende, que les clous s'enfoncent doucement dans la pierre dure, et que leur trace persistante perpétue de génération en génération le triomphe de l'innocence.

Un grand cri a retenti sous la voûte sonore : c'est Huberte qui s'évanouit ; elle reprend ses sens au bruit des trompettes qui proclament le jugement de Dieu, et le jour de l'exaltation des martyrs est celui de ses fiançailles.

C'est depuis ce temps que la pierre à clous, conservée dans la cathédrale de Laon, devint une des sept merveilles de la ville, où elle excite la curiosité des anti-



Aigues-Mortes. — Les Salines (emplacement de l'ancien port).

s'échapper... D'ailleurs, j'ai confiance dans mes hommes et je les connais assez pour savoir qu'il n'y a pas de voleurs dans ma compagnie...

— Attrape, fit Latige rasséréné. Y a du bon.

Lors, le capitaine, laissant la dame s'abandonner à son désespoir, enfourcha sa jument, tira son sabre et commanda :

— Attention... A droite alignement... Fixe... Par le flanc droit... route... En avant...

Alors une voix inattendue qui semblait venir de la rangée Latige, ajouta faiblement : « Marche ».

Le capitaine avait entendu.

— Qui est-ce qui s'est permis de commander à ma place ? fit-il courroucé en poussant son cheval vers notre escouade.

Voyant alors s'empourprer le visage de Latige :

— C'est vous, ajouta-t-il, qui êtes devenu soudainement ventriloque ?

Mais la grosse dame l'avait interrompu :

— Quand je vous le disais, monsieur le capitaine, qu'un de vos hommes me l'avait pris... J'ai bien reconnu sa voix. Faites-le moi rendre, je vous en supplie, c'est ma seule société, mon unique distraction.

— Qu'on me visite les sacs, commanda aussitôt le capitaine.

A cet ordre impérieux, Latige avait pâli. Naturellement, il dut restituer le magnifique perroquet qu'il avait mis, un peu à la légère, au rang des oiseaux comestibles et qui lui avait laissé aux doigts, alors que notre compagnon cherchait à l'occire, les traces assez profondes de son redoutable bec.

— Je vous assure, mon capitaine, qu'il était en liberté sur la route lorsque je l'ai attrapé, donna comme excuse l'incorrigible maraudeur.

— C'est bon, répliqua le capitaine, nous éclaircirons cette affaire-là plus tard... En route !

Puis, tandis que la propriétaire de l'oiseau reprenait, exultante, possession de son affectionné pensionnaire, nous remotions sac au dos et notre compagnie se mettait définitivement en marche.

— Mais pourquoi ne lui avoir pas tordu le cou ? reprochait à Latige le plus cruel d'entre nous.

Alors Latige, n'en ayant probablement pas eu le temps ou ayant trouvé, en ce perroquet qui ne voulait pas mourir, un adversaire assez sérieux, de répondre avec son cynisme naturel : « A cause de mon bon cœur ; un oiseau qui parle comme vous et moi, c'était bien le moins que je lui demande à quelle sauce il voulait être accommodé !... »

Alphonse CROZIÈRE.

LES VIEILLES CITÉS DE FRANCE

AIGUES - MORTES

Je regardais, du haut des remparts d'Aigues-Mortes, la ville resserrée entre ses treize portes. Au loin, la vaste mer, deux golfes, et plus près le Rhône qui se perd dans les larges marais ; Et je me dis : Ces murs, ces toits, ce promontoire gardent les souvenirs de notre vieille histoire ; C'est sur ces sables d'or, c'est de ce golfe bleu, que saint Louis partit, selon l'ordre de Dieu. Comptant, dans la route où le devoir l'attire, que la gloire est plus belle en devenant martyre !

(Discours de M. H. de Bornier à Chantilly, le 18 octobre 1899).

Aujourd'hui petit port presque désert et abandonné, Aigues-Mortes fut, jadis, l'arsenal militaire de la France sur la Méditerranée.

Au temps des croisades, le domaine royal n'appartenait pas encore à la mer, Marseille appartenait aux comtes de Provence.

Philippe-Auguste avait dû s'embarquer à Gênes. Saint Louis résolut de s'assurer



Aigues-Mortes. — La tour de Constance



Aigues-Mortes. — Porte des Cordeliers

quaires et les rêveries des penseurs ; n'est-elle pas, quelle que soit son origine, le souvenir tangible et palpable d'un monde d'idées disparues ?

Camille GRAMACCINI.

SI VOUS TOUSSEZ ne prenez que les tablettes **COQUELICOTS** marquées au nom de l'inventeur JOHN TAVERNIER, soulagées contre le rhume.

SAUVÉS !

M. et Mme Leflot — lui : Auguste, trente-trois ans ; elle : Simone, tout près de la trentaine — viennent de finir de déjeuner.

La table desservie, la porte refermée après un léger coup de balai donné par la bonne, Madame a pris le journal posé sur un coin du buffet et s'est confortablement installée, pour le lire, dans le rocking, près de la fenêtre.

Monsieur, accoté à la cheminée, les coudes sur la tablette, réduit lentement, amoureusement, en cendres la prime cigarette exquise de digestion.

Monsieur (entre deux bouffées). — Dis donc... est-ce que tu en as encore pour longtemps avec le journal ?

MADAME. — Pourquoi ? Tu le veux ?

MONSIEUR. — Dame ! Je verrais volontiers les nouvelles d'aujourd'hui avant celles de demain. Comme tu as l'habitude de l'apprendre par cœur !...

MADAME (sans se fâcher). — Oh ! Oh ! Par cœur ! En désires-tu la moitié ?

MONSIEUR. — Oui ! Donne !

MADAME. — Il fallait la demander tout de suite, au lieu de bougonner ! (Elle arrache la première page et la lui tend.)

MONSIEUR. — Merci ! (Il se réinstalle à table et se plonge dans la lecture. Un silence.)

MADAME (tout à coup). — Le pauvre garçon ! C'est affreux !

MONSIEUR (qui a tressauté). — Mon Dieu, que tu es assommante avec tes exclamations ! Il n'y a pas moyen que tu vous laisses tranquille !

MADAME. — Toi !... quand tu as le nez dans quelque chose !...

MONSIEUR (assez satisfait de prouver qu'il s'attache aux questions supérieures). — Certes !... Je tombe justement sur un article d'un très très grand intérêt sur le *Megalacarus circumvolans* !

MADAME (fausse contrition). — Je te présente toutes mes excuses... Ça m'a échappé ! Cette histoire est si horrible !

MONSIEUR (que le *Megalacarus circumvolans* commence à embleter terriblement, enveloppant sa curiosité d'une vague, très vague drôlerie). — Pas possible ! Horrible !

MADAME (regimbant). — Je n'ai pas dit : Horrible !

MONSIEUR (de bonne grâce). — Mais non, mais non ! C'est moi qui le dis !... Alors, vrai, c'est tout à fait ?...

MADAME (avec le masque de circonstance). — Figure-toi !...

MONSIEUR (égayé). — Ah !...

MADAME. — Ah quoi ? Pourquoi ris-tu ?

MONSIEUR. — Pour rien !... Parce que tu commences toujours tes récits par : Figure-toi ! Evidemment que je me figure !...

MADAME (vexée). — Zut !

MONSIEUR (sévère). — Simone !

MADAME. — C'est de ta faute, là ! Tu me portes sur les nerfs ! Je me tais !

MONSIEUR. — Non, va donc !

MADAME (sans rancune). — Figure ! Non !... Oh ! que tu m'agaces !... C'est intitulé « Sanglant épilogue », là ! Un certain monsieur, Michaud, un homme de trente-trois ans — juste ton âge, tiens — dont la femme a été écrabouillée dans l'accident de chemin de fer du mois dernier ! Tu te rappelles ?

MONSIEUR. — Oui ! Il me semble... Eh bien, qu'est-ce qu'il a fait ton M. Michaud ?

MADAME. — Il s'est ouvert la gorge, hier, sur la tombe de sa femme, au Père-Lachaise ! La tête était presque entièrement séparée du tronc ! Il paraît que le malheureux a dû s'y reprendre à trois fois pour se suicider de cette façon ! Crois-tu, hein ? Trois coups ! Trois coups de rasoir !

MONSIEUR. — Comme l'araignée !

MADAME. — L'araignée ? Quelle araignée ?

MONSIEUR. — Rien, rien ! Une chanson que ma nourrice me chantait pour m'endormir !... qu'elle aurait pu me chanter !

MADAME (indignée). — Je ne comprends pas que tu plaisantes ! Je trouve cela poignant, moi, ce désespoir ! Quel courage !

MONSIEUR (branlant le chef). — Quel courage ! quel courage !... (Philosophant.) La question est très controversée : Se tuer, est-ce n'avoir pas le courage de vivre, ou avoir le courage de mourir ? Il est bien difficile de décider. Moi, je pencherais plutôt pour la première hypothèse.

MADAME. — C'est plus commode !

MONSIEUR (sans relever l'ironie). — Et puis, dans ces cas-là, il y a toujours un peu de folie.

MADAME. — Folie ou pas folie, il faut éperdument aimer une femme pour en arriver là !

MONSIEUR. — Il serait, en effet, assez malaisé d'aller plus loin !... En somme, ton M. Michaud a mis un terme à sa souffrance, tout bonnement ! C'est de la faiblesse ! (Remontant en chaire.) Que dirais-tu d'un homme qui, apprenant au moment de se coucher la perte d'un de ses proches, absorberait un narcotique pour être certain quand même de dormir ?

MADAME (avec assurance). — Ce n'est pas la même chose !

MONSIEUR (non moins fermement). — Avec ça !... Tracer son chagrin, se laisser miner par lui à petit feu est beaucoup plus pénible que de le supprimer d'un coup.

MADAME (le regardant d'un regard aigu). — Oui, parce qu'on court toujours ainsi la chance de se consoler, pas ?... Toi, tu n'es pas pour les extrêmes ! Tu tiens bien trop à ta peau !

MONSIEUR (avec l'air de cracher sur la dite peau). — Moi ! Ah là, là ! (La bouche torve) La vie ! ! !

MADAME. — N'aie donc pas l'air de la dédaigner.

MONSIEUR. — Je ne la dédaigne pas parce qu'elle me représente pour le moment une certaine somme de bonheur, parce que je suis lié à elle par des joies, par des affections dont tu es à la fois l'unique dispensatrice et le seul objet ! Mais si j'étais seul !...

MADAME (avec trop de sollicitude). — Prends garde !... tu vas te contredire !

MONSIEUR (se frappant la poitrine). — Pas du tout ! Pas du tout !... Je n'ai pas prétendu que je me séparerais d'elle ! J'affirme simplement que je la verrais me quitter sans aucun regret !

MADAME (moqueuse). — Oui... plus tard... beaucoup plus tard ! (Elle se roule dans son rocking). — Si je mourais demain, nonobstant la privation de ces joies (distillant les syllabes) dont je suis l'unique dispensatrice et de ces affections dont je demeure le seul objet, tu patienterais volontiers jusqu'à quatre-vingts, quatre-vingt-dix ans, dans ces conditions-là, pas ? (Rire en arpegge.) Tu n'aurais pas besoin de me le certifier, va ! Il ne me restait aucun doute à cet égard, aucun, aucun !... (Insistant.) Ah non ! Ah non ! Ce n'est pas toi, monsieur Leflot, qui te suiciderais sur ma tombe !... (Pathétique.) Ton amour n'atteint pas ces hauteurs ! (Comme une femme qui « avait rêvé autre chose »).

Tu es bien trop... trop !...

MONSIEUR (nuance de défi). — Trop quoi ?

MADAME (attendant le verbe). — Trop pu-sillanimité pour ça !

MONSIEUR (péremptoire). — Eh bien, tu te trompes ! Et la preuve, la meilleure preuve, c'est que j'ai failli me tuer.

MADAME (cinglante). — Failli ! Tu es ex-quis !

MONSIEUR (que ne troublent pas les interruptions). — Oui, j'ai failli me tuer, et pas par amour, je t'en donne ma parole, pas par désespoir, mais tout uniment pour réfuter cette accusation de lâcheté (ulcéré) que tu viens si bénévolement de me jeter à la face ! (La main sur le front, pour rassembler ses souvenirs.) C'était un peu avant que je te connusse ! Un soir que, entre hommes, entre jeunes gens, si tu veux, nous discussions suicide et que je développais cette même opinion que je t'exposais tout à l'heure, l'un de nous, un nommé Brulaut, Georges Brulaut, un grand maigre, avec une barbe en pointe et des moustaches de maître d'armes, me prit tout à coup à parti en prétendant que mes arguments ne m'étaient inspirés que par la peur ou par l'instinct de ma conservation. Les autres firent chorus : on me blagua, on me nasarda, si bien que, agacé, surexcité, je saisis un revolver que j'avais sur moi et que, ma foi, ils eurent toutes les peines du monde à m'empêcher de me faire sauter la cervelle ! (Victorieux.) Ah !

MADAME (avec sérénité). — Tu devais avoir bu, ce soir-là !

MONSIEUR (se dressant d'un bond). — Simone, tu as tort ! (Energique.) Tu as tort de me plaisanter sur un pareil sujet !

MADAME. — J'ai tort ?

MONSIEUR. — Oui ! tu as tort ! Tu as tort de me pousser à bout ! (Restrictif.) Tu me connais pourtant !... Tu sais que je suis un nerveux, un exalté !...

MADAME (toujours placide). — Et après ?...

MONSIEUR (rageur). — Après ?... Et si... et si... si je recommençais ? Car enfin ce que j'ai déjà fait, je pourrais bien le refaire ! Et ce n'est pas toi qui m'en empêcheras cette fois... d'en finir ! Si je me tuais, si je me... là... là... sous tes yeux ?

MADAME (avec lassitude). — Oh ! si nous en sommes aux bêtises... Bonsoir ! (Elle ramasse son journal qui a glissé à terre.)

MONSIEUR (hurlant). — Des bêtises ! Ah ! tu crois cela, toi ! Des bêtises ! Alors, je suis une chiffie, une poule mouillée, je n'ai pas de sang dans les veines ? Je suis un couard, un capon, un trembleur ?

MADAME (les yeux sur la feuille). — Si tu criais un peu moins haut !

MONSIEUR (un pas en avant). — Je suis incapable d'énergie, de volonté !...

MADAME (un glissement). — De volonté ! Toi ? Qui a dit cela ? Mais tu en as à revendre de la volonté ! (Dans un nouvel accès d'hilarité.) Non, c'est trop drôle !... Tu es à encadrer !...

MONSIEUR. (frappé jusqu'au fond du cœur.) — Ah ! je suis !... Ah ! c'est trop drôle !... Eh bien, ce ne sera pas drôle longtemps, je te le jure ! Voilà une parole dont tu ne tarderas pas à te repentir ! Ah ! je ne suis pas pour les extrêmes, moi !... C'est précisément la différence qu'il y a entre nous. (Il s'approche de sa femme, la considère un instant.) Tu as trop ri aujourd'hui, ma petite, trop ri ! Tu vas pleurer ! (Il bondit, ouvre la porte d'un geste de dément et disparaît.)

MADAME (d'abord estomaquée, puis se précipitant derrière lui). — Auguste ! Auguste ! (Elle arrive dans la chambre à coucher au moment où il sort le revolver du tiroir du chiffonnier.)

MONSIEUR (tel Fernand dans la Favorite). Va-t'en d'ici !

MADAME (premier mouvement). — Auguste,

attention ! voyons, attention, Auguste ! La baguette est peut-être retirée !

MONSIEUR (tout à sa funeste résolution). — Ça m'est égal ! (Voix d'outre-tombe.) Laisse-moi ! Laisse-moi !

MADAME. — Mais tu perds la tête ! Qu'est-ce que tu as ?... Mais qu'est-ce qu'il a ? C'est insensé ! Auguste ! Veux-tu laisser ce revolver tranquille ! Voyons ! voyons ! (Des pleurs dans la gorge.) Auguste ! Je t'en supplie, je t'en supplie !

MONSIEUR (farouche). — Tu l'as voulu ! (Il agit son arme.)

MADAME. — Qu'est-ce que je t'ai fait ? dis ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

MONSIEUR. — Ah ! je suis un lâche ! Ah ! je suis un poltron !

MADAME (se jetant sur lui). — Mais c'est toi qui as dit cela ! C'est toi !...

MONSIEUR (essayant de la repousser). — Ah ! je tiens à ma peau !

MADAME (la cervelle à l'envers). — Non ! non ! Tu n'y tiens pas ! Auguste, pardonne-moi ! (Elle se cramponne.)

MONSIEUR (rire satanique). — C'est inutile ! (Il dénoue l'étreinte) i-n-u-t-i-l-e ! (Beau comme l'antique.) Je veux mourir ! (Ils se regardent en soufflant.)

MADAME (levant le front subitement). — Eh bien, soit ! Mais tue-moi d'abord !

MONSIEUR (sincèrement épaté). — Toi ?

MADAME. — Oui ! Si tu meurs, je veux mourir aussi !

MONSIEUR (que cet héroïsme amollit). — Tu m'en demandes trop... Ça... non !... je ne pourrai jamais !... (Noble.) Je ne suis pas un assassin.

MADAME (profitant du recul). — Crois-tu donc que je te survivrai, dis, le crois-tu ? (Elle l'enlace de nouveau.) Toi disparu, que ferais-je ici-bas ? (Voix caressante.) La vie te pèse donc bien avec moi ?

MONSIEUR (dont le trouble grandit, résistant encore). — C'est tout à l'heure qu'il fallait parler ainsi !

MADAME (esclave). — Mourons donc ! (Très vite, pour ne pas perdre l'idée lumineuse qui vient d'assir de ses méninges.) Mourons ! et demain notre nom sera déshonoré !

MONSIEUR (violent haut-le-corps). — Déshonoré !

MADAME. — Oui, demain, c'est le 25 ! La plus grosse traite du mois à payer ! On dira que nous n'étions pas en mesure ! Et notre nom !...

MONSIEUR (comme anéanti). — Ooohh ! (Il repose lentement le revolver dans le tiroir, se couvre les yeux de ses deux mains en enfouissant mollement ses ongles dans la chair, et d'une voix lointaine.) — Dire qu'on ne peut même pas mourir !

MADAME (plaintive). — Auguste ! Mon !

MONSIEUR (suffoquant). — Simone ! Ma ! (Ils tombent dans les bras l'un de l'autre en sanglotant.)

Jean TREFFOR.

MOTS POUR RIRE

En correctionnelle.
Le président interroge un hercule forain.

— Accusé, levez-vous ?...
— Oui, mon président... des poids de cent kilos, et le sourire sur les lèvres !...

Calino a oublié de payer les billets de son tailleur, quoique ses vêtements soient déjà presque usés.

Le tailleur se fâche.
— Vous ne savez pas, lui dit Calino : rendez-moi mes effets, je vous rendrai les vôtres.

L'ALBUM MUSICAL

vient de faire paraître une série de numéros consacrés aux Chansonniers Montmartrois.

ONT PARU EN NUMÉROS EXCEPTIONNELS :

Les plus jolies mélodies de PAUL DELMET (2 séries, dont la première, presque épuisée, est vendue 2 francs) ;

10 Chansons de MARCEL LEGAY ;

10 Chansons de GASTON PERDUCET, Poète Chansonnier ;

10 Chansons de THÉODORE BOTREL, le Barde Breton ;

10 Chansons de XAVIER PRIVAS, le Prince des Poètes Chansonniers ;

10 Chansons Rosses de l'ironiste FURSY ;

10 Chansons de la Butte, avec portrait de DOMINIQUE BONNAUD ;

10 Chansons de France, préface de JULES CLARETIE ;

Un numéro spécial consacré aux plus belles créations d'EUGÈNE BUFFET, dans le Tour du Monde en chantant.

Chacun de ces numéros, piano et chant, est vendu

UN FRANC

GRAND SUCCÈS !

L'ALBUM MUSICAL

publie, dans l'année, 288 pages de musique, chant et piano, violon, violoncelle, des meilleurs maîtres.

Ces morceaux de musique représentent une valeur marchande de 250 francs. Rédaction et administration : 23, rue du Mail.

MOTS EN ROSACE

Note de musique. — Volcan.
— Célèbre poète persan.
— Vieux mot. — Une mesure en Chine.
— Un préfixe qui, j'imagine, Marque la répétition.
— Curieuse concrétion
Que l'eau dépose dans les grottes.
— Renseignement. — Vin champenois.
— Tété. — Retenu. — Sur les côtes De Coromandel, nom d'un poids.
— Si vous êtes las, moi... de même.
— Nous terminerons le problème Par un pronom pour cette fois.

UN ALLOBROGE.

AVIS AUX DEVINEURS

Les solutions doivent être parvenues le **MARSI**, au plus tard au rédacteur en chef du Supplément illustré du Petit Journal.

SOLUTION

du Triangle Isocèle (N° 793)

Z O R O B A B E L
S O L I M A N
B I D E T
M E R
T

SOLUTIONS JUSTES

des Mots en Parallélogramme (n° 792)

Olga Bijou, à Varsoire. — Joseph Grandin, à Bihorel. — Un spirite. — Sans-Souci. — Félix Renault, à Ancinnes. — Aimé F., à Mondouctet. — Un employé sans souci. — Désirée Ponchir, à Martignes. — Gitane et son amie, à Montbazin. — Emile Froideval, à Harbonnières. — Isabelle, Léonce et Virgile. — Devillers Charles, à Bayonvillers. — M. A., évangéliste et docteur. — Warrior. — Suzette, Margot et Fernand. — Edith Duval, à Pierregot. — C. Chatelin de Jussy. — Cyrille Symoens, à Courtrai. — R. et A. — Nevada V. G., à Cirey. — A.-G. Monampueil. — Un futur Edipe, M. G. — S. Dragod, à Rouen. — Loulou et Ririe. — Hale-Riz Ale-Aix en Dreux. — Nachon Alexis, à Evian. — Kalmès Gueustiaux, à Philippeville. — Augusta et Quillot de Meignet. — X., à Prémont. — Léontine C. et Marie D., à Amiens. — Paul Dézé d'Orgemont. — Marie Balay, de Domèvre. — Un petit colosse. — Lucien, de Sainte-Hélène-Mont-de-Marsan. — V. Ecarfeld. — Calicot et Petite Rose, Albi. — Riri et Totor. — Louis Cros fils, à La-caune. — Cocherel, Dinan. — En souvenir de Pouches, M. G. — Un devin, à Saint-Gobain. — Un Pirmillien. — E. Dipp. — Eva Bernard, à Castres. — La Laitière au châte blanc. — Auguste B. et Madeleine P. — Rôtiérag, à Chantecorps. — Octave Clin. — Géraiménil, de Mortain. — Gravisse L., à Verges. — M. Surbled. — Mme Tafer. — Edmond et Juliette, à Vaugirard. — I. A. mi du P. J. excursionniste. — C. Véron, à Beaufay.

LUI SEUL !

M. Compagnon, de Montoiselle, par Charly (Aisne), dit, dans une lettre que nous citons plus loin, que seul le traitement des pilules Pink a pu guérir sa fille, âgée de 20 ans. Elle souffrait de l'anémie depuis 3 ans et elle avait suivi plusieurs traitements sans succès. Voilà une preuve de plus montrant bien que les pilules Pink guérissent là où les autres médicaments ont échoué.



Mlle Compagnon (Cliché Ehrhard, Châtea-Thierry).

« Je vous informe, écrit M. Compagnon, que les pilules Pink ont guéri ma fille âgée de 20 ans. Depuis trois ans elle était profondément anémique. Elle était très pâle et très faible, elle avait constamment des migraines et de l'embarras gastrique. Au moindre effort, elle était prise de vertiges et d'étourdissements, ses jambes ne pouvaient plus la soutenir. La nuit, son sommeil était très pénible. Elle a pris bien des médicaments sans obtenir d'amélioration. On nous a conseillé de lui faire suivre le traitement des pilules Pink et ce traitement lui a parfaitement réussi, tous ses maux ont disparu, elle est de nouveau forte, robuste. Elle a bon appétit et ne souffre plus du tout de son estomac. Il est à remarquer que les pilules Pink l'ont guérie sans qu'elle soit obligée d'interrompre son travail. »

Si on demande secours aux pilules Pink, la réponse est : ne désespérez pas. Les pilules Pink peuvent et doivent vous guérir, car elles sont un médicament d'une rare puissance. Elles seules peuvent rétablir aussi sûrement, aussi rapidement les organismes épuisés, réparer les forces, faire fonctionner tous les organes. Elles donnent du sang avec chaque dose, c'est-à-dire qu'elles vous remplacent, dès que vous les prenez, ce qui vous manque : du sang riche et pur. Il ne faut pas autre chose et l'effet produit est tout aussi visible que l'action de l'eau, de l'air, de la lumière sur les plantes qui en ont été privées pendant quelque temps. Les pilules Pink guérissent l'anémie, la chlorose, la neurasthénie, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, sciaticque, rhumatismes. Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Ph^o Gablin, 23, rue Ballu, Paris. Trois francs cinquante la boîte, dix-sept francs cinquante les six boîtes, franco.



LA TEMPÊTE SUR LES COTES BRETONNES

Les femmes de l'île de Sein attendant le bateau chargé de les ravitailler